

## **Inauguration du square Marc et René Fressynet à Saint-Chamond. (2019)**

Le 28 avril dernier, jour de la Déportation, la ville de Saint Chamond a rendu hommage à deux de ses concitoyens disparus dans cette tourmente. Désormais un square central de la ville portera leur nom.

Ci-dessous l'allocution de notre Président Pierre Bur.

*Nous sommes dans ce square au pied d'une plaque qui portera désormais le nom de Marc et René Fressynet.*

*Je suis le seul aujourd'hui à pouvoir vous parler d'eux et pratiquement des derniers moments qu'ils ont vécu sur cette terre. Certes, on sait qu'ils étaient deux jeunes Stéphanois, tous deux étudiants dans les années 40, que leurs parents étaient pharmaciens à Saint Chamond, mais encore... ?*

*Marc avait 21 ans et son frère René 20 ans lorsque nous nous sommes connus en 1944.*

*J'ai eu l'honneur de les côtoyer au temps de leur Déportation. J'étais leur voisin de grabat dans le block n°1 à Stassfurt, de septembre 1944 à avril 1945.*

*Stassfurt était le siège d'une mine de sel, satellite du camp de Buchenwald que l'on appelait « kommando ». Deux autres stéphanois, occupaient également leur coin, Pierre Déchaud leur ami de faculté, et Antoine Bayle qui était ouvrier-mineur. Ce dernier venait d'être libéré d'un camp de prisonnier de guerre lorsqu'il fut de nouveau arrêté.*

*Tout cela est encore bien présent dans ma tête.*

*Autant que je me souviens, Marc et René étaient étudiants en pharmacie lors de leur arrestation. Ils avaient suivi leurs études au Lycée Sainte Marie, ici même à Saint Chamond et fait une prépa dans cette discipline. Ils s'apprêtaient à rentrer en 1<sup>ère</sup> année à la faculté de Lyon.*

*Par contre, je n'ai plus exactement en mémoire les raisons précises de leur arrestation. Ils avaient des accointances, ai-je cru comprendre, avec un réseau de Résistance. C'est sûrement là, la raison pour laquelle ils se sont retrouvés un jour tous deux avec une mitraillette sur le ventre et traînés par la suite de prison, au camp d'internement de Compiègne et en déportation à Buchenwald et Stassfurt.*

*Leur périple a été terrible. Il leur a fallu une force de caractère peu commune pour surmonter dans la plus grande dignité, toutes les atrocités, toutes les épreuves auxquelles ils durent faire face jusqu'à ce que leurs forces cèdent, amenuisées par la faim permanente, les mauvais traitements et les travaux inhumains auxquels ils étaient soumis.*

*Ils sont partis de Compiègne par le convoi du 17 août 1944. Ce convoi a mis 4 jours et 4 nuits pour atteindre Buchenwald. Imaginez des wagons de marchandises, occupés par 80 ou 100 détenus dans lesquels il était impossible de se coucher, ni même de s'asseoir, sans importuner un codétenu. Il régnait une chaleur étouffante du mois d'août, pas une goutte d'eau, pas plus que de nourriture d'ailleurs, n'ont été distribuées avant le départ. 5 hommes au mètre carré, c'était l'espace vital. Il y avait de quoi devenir fou, ce qui ne manqua pas d'arriver pour certains. Ajoutez à ce sombre tableau les immanquables empoignades entre détenus pour une place auprès d'un vasistas afin d'échapper à l'asphyxie que chacun redoutait. La loi de la jungle s'est très vite instaurée. Il n'y avait*

*pas que des anges parmi les détenus. On y trouvait des truands, des souteneurs, des gestapistes, rejetés par leurs anciens amis de la gestapo. Ceux qu'on pourrait qualifier de « gens biens » avait du mal à s'imposer parmi cette faune menaçante et hurlante. De leur côté les vieillards et les malades se contentaient de geindre, voire d'implorer. On n'a pas toujours trouvé l'honneur là où on pouvait l'attendre. Il n'est pas aisé de garder sa dignité dans le malheur, la souffrance, voire l'adversité. Les frères Fressynet eux surent trouver les forces morales pour faire face à ce type de situation atroce. La bonne éducation reçue de leurs parents y était sûrement pour beaucoup.*

*Dignes et courageux, ils l'ont été durant le transport comme ils l'ont été au fond de la mine de sel dans laquelle ils ont dû travailler 12 heures par jour ou par nuit, avec une seule demi heure de pause. Pour nourriture, un bout de pain et un bout de margarine le matin, et une maigre soupe le soir en rentrant du travail ou en y partant. Cela dura 7 longs mois de travaux forcés à 460 mètres sous terre. Les hommes tombaient au fur et à mesure que le temps s'écoulait. Ils mourraient de faim, de froid, de maladie, d'épuisement et parfois sous les coups. Les SS et kapos étaient féroces et ne toléraient aucune faiblesse. C'est ainsi que Marc Fressynet s'éteignit le 31 mars 1945, complètement épuisé.*

*Le 11 avril, devant l'avance des armées alliées, le kommando de Stassfurt solidement encadré par ses bourreaux fut jeté sur la route et entreprit une de ces terribles marches de la mort qui ne devait s'arrêter que le 8 mai à Annaberg, 400 kilomètres plus loin, à la frontière tchécoslovaque.*

*Que de drames encore durant cette marche infernale. Imaginez encore ici, des hommes ayant seulement sur eux une tenue rayée de bagnard et aux pieds des galoches éculées rongées par le sel, affamés, maltraités, hagards, trébuchant à chaque pas, se traînant sur une route presque toujours en mauvais état. A l'étape, elles étaient en moyenne d'une trentaine de kilomètres, ils étaient parqués dans des granges. La nourriture qui leur était distribuée, quand cela arrivait... était des plus maigres. Pour la recevoir ils devaient passer entre deux haies de SS qui au passage assénaient sur leurs maigres épaules des coups de matraques. A ce régime, beaucoup devaient s'effondrer et au fur et à mesure de l'avancée de la colonne, leurs cadavres décharnés jalonnaient leur itinéraire. Une balle dans la tête était la sanction envers toute faiblesse.*

*Après Marc le 31 mars à Stassfurt, René tomba à son tour à Ober Audenheim. Compte tenu de sa grande faiblesse il avait pris place dans un tombereau réservé aux malades, au moment du départ. Le 17 avril, les SS le supprimèrent et abattirent tous les Déportés qui y avaient pris place. René était de ceux là.*

*La colonne poursuivit son chemin, sans un regard pour ces pauvres hères qui gisaient là dans l'anonymat le plus total. Les survivants, s'efforçaient de faire un pas, encore et toujours un pas, afin d'éviter la balle dans la tête. Il n'y avait plus rien d'humain dans ce troupeau dépenaillé et hagard.*

*Ces deux jeunes Français que nous célébrons aujourd'hui, sont véritablement morts en héros. Je vous jure que le mot en cette occurrence n'est pas galvaudé.*

*Pour finir mon propos, je voudrais me référer à une question que me posait leur papa, Monsieur Fressynet il y a déjà quelques décennies : « Ils ont été bien mes petits » ? Oh oui, chers Monsieur Fressynet, non seulement ils étaient bien, mais ils étaient des exemples.*